

Ivan Jablonka

« Notre chantier consiste à réinventer le masculin »

Même s'ils sont souvent restés silencieux face à la libération de la parole des femmes, les hommes peuvent se remettre en cause, reconnaître leurs avantages et vivre concrètement l'égalité, explique l'historien des « nouvelles masculinités »

ENTRETIEN

Professeur d'histoire à l'université Sorbonne Paris Nord, Ivan Jablonka a notamment écrit *Des hommes justes. Du patriarcat aux nouvelles masculinités* (Seuil, 2019), essai qui ambitionne de « révolutionner le masculin », et *Un garçon comme vous et moi* (Seuil, 2021), récit de l'itinéraire de sa « garçonnité » dans les années 1970-1980. L'historien estime que « la libération de la parole des femmes s'est accompagnée du lourd silence des hommes » mais que ceux-ci peuvent renoncer à leurs « privilèges de genre ».

Le mouvement #metoo a libéré la parole des femmes, mais a-t-il eu un impact sur les hommes ?

#metoo est l'un des principaux événements du début du XXI^e siècle, et sans doute l'un des seuls positifs. Il a fait surgir un continent inconnu de violences sexuelles et provoqué une gigantesque prise de conscience. C'est un mouvement mondial destiné à compléter les droits humains. Mais ce n'est pas tout. #metoo a aussi redéfini le licite, l'interdit et, plus largement, l'ensemble des règles du jeu en matière de séduction et de sexualité. D'où la litanie de ceux qui prétendent qu'« on ne peut plus draguer ». En fait, les hommes ne sont pas habitués à réfléchir sur eux-mêmes, parce que le patriarcat suppose que le masculin est une norme universelle. On ne saurait donc réduire #metoo à la question des violences sexuelles. Au-delà des rapports de pouvoir, c'est tout le masculin qui est concerné.

De quelle manière #metoo invite-t-il, comme vous l'affirmez dans votre livre « Des hommes justes », à repenser la condition masculine ?

En politisant et en complexifiant le masculin, grâce à un travail collectif où entrent des débats, des mobilisations et des lois. La libération de la parole des femmes s'est accompagnée du lourd silence des hommes. Par gêne, indifférence, ignorance, mépris ou hostilité, ils se sont massivement abstenus. Beaucoup se sont dit : « Bah, ce sont des affaires de bonnes femmes » ou « Moi, je n'ai jamais violé personne, donc tout ceci ne me concerne pas ». J'ai voulu briser ce silence, empêcher cette cécité volontaire. Je pose la question de la justice de genre : comment réconcilier le masculin avec les droits des femmes et de tous les hommes ?

Dans « Un garçon comme vous et moi », vous vous êtes livré à l'examen de votre « parcours de genre ».

Que cela vous a-t-il apporté ?

J'ai voulu comprendre comment s'était forgée ma « garçonnité » dans les années 1970-1980 : savoir comment j'avais adopté – ou rejeté – les normes de mon genre, cette matrice qu'on propose aux garçons en vue de les transformer en hommes. Une socio-histoire de mon enfance m'a permis de comprendre le rôle des institutions et de la culture de masse dans cette construction. Dans la cour de récré, au milieu des années 1980, le mot « fluidité de genre » n'avait pas cours. Pourtant, la pop culture était en pointe sur la question, comme Boy George, Indochine ou Mylène Farmer. Mon aversion pour les attributs classiques de la virilité – la force, l'agressivité, la drague ou même la cigarette et l'alcool – a fait que, chez moi, le processus de masculinisation n'est pas allé à son terme. Mais pas besoin d'être historien pour revisiter son parcours de genre. Chacun et chacune en est capable. C'est l'un des apports de #metoo.

C'est toutefois en historien que vous avez travaillé sur les féminicides, notamment avec « Laëtitia ou la fin des hommes » (Seuil, 2016), enquête sur l'histoire tragique de Laëtitia Perrais, cette jeune femme de 18 ans qui fut enlevée, violée et tuée en 2011.

Mon tout premier travail [une thèse sur les pupilles de l'Assistance publique] m'a conduit à m'intéresser à l'enfance, à la maternité et aux violences sexuelles, domaines assez peu investis par les chercheurs masculins. Aux XIX^e et XX^e siècles, la prévalence des abus sexuels sur les adolescentes « sans famille » est stupéfiante. Laëtitia Perrais est l'une d'elles. Sa courte existence se situe à l'intersection de deux phénomènes pluriséculaires : la vulnérabilité des enfants et les violences subies par les femmes. Dans mon livre, j'ai décrit les masculinités qui ont contribué à la détruire en moins de vingt ans.

Votre « garçonnité » et votre itinéraire d'historien vous ont conduit à prendre conscience de la façon dont le rapport des hommes aux femmes devait changer. Mais est-ce le cas de la plupart d'entre eux aujourd'hui ?

Je dirais que, pour la génération des 60-80 ans, #metoo n'a pratiquement rien changé, car ce mouvement est trop éloigné du monde où ils ont été socialisés. Beaucoup, parmi eux, ne comprennent pas les enjeux, ou alors protestent de façon maladroite, déplacée. La génération des quadras-quinquas – la mienne – prend le train en marche et essaie de modifier ses attitudes, notamment en sortant de l'inertie programmée, celle qui vous fait dire : « Chérie, qu'est-ce que je prends au supermarché ? » La génération des 20-30 ans grandit dans le nouveau monde. En outre, ces jeunes hommes côtoient des femmes qui ne laissent plus rien passer. Mais aucun problème ne se réglera par magie.

La génération ne détermine pas tout, il y a aussi la classe sociale...

Vous avez raison. Des sociologues, comme Jean-Luc Lagarce, Didier Eribon ou Edouard Louis, ont mis en lumière la figure du jeune gay né dans une petite ville et issu d'un milieu populaire. Il faut recourir à une combinatoire sociale des inégalités pour comprendre ses souffrances. L'intersectionnalité peut parfaitement s'appliquer au masculin.

Mais alors, que faire des hommes après #metoo ?

On ne peut pas les jeter à la poubelle, mais il n'est pas possible non plus de continuer comme si de rien n'était. Notre



YANN LEGENDRE

chantier consiste à réinventer le masculin. Les rarissimes hommes féministes, tels Condorcet, Charles Fourier, John Stuart Mill, Jin Tianhe ou Tahar Haddad, ont préconisé une « mise à niveau » des femmes en termes de droits, mais ils n'ont jamais envisagé de changer le masculin, c'est-à-dire leur propre culture. Ce défi n'a été formulé qu'au XX^e siècle, par des femmes féministes. Il faut donc non seulement repenser le masculin, mais aussi réfléchir à la place que les hommes (notamment blancs et hétéros) peuvent occuper dans les luttes féministes. Intellectuellement et politiquement, un homme peut évidemment être féministe. Symboliquement, je pense que notre place n'est pas à la tribune.

Qu'est-ce qu'un « mec bien » ?

Je définis l'utopie de l'homme juste selon trois critères. D'abord, la capacité à se remettre en cause, pour reconnaître ses avantages objectifs. Ensuite, la volonté de vivre concrètement l'égalité, dans son couple, dans la rue, au bureau, en politique, au lieu de simplement la défendre sur le plan théorique, comme on le fait au fronton des mairies. Par exemple, quel parent va quitter une réunion à 15 heures lorsqu'un enfant est malade ? Enfin, l'invention de nouvelles alliances, pour rompre avec la connivence masculine qui se perçoit aussi bien dans les grandes entreprises que dans les vestiaires. Ces trois critères traversent toutes les sphères sociales. D'où ma question : en matière de justice de genre, qu'est-ce qu'un bon père, un bon conjoint, un bon médecin, un bon enseignant, un bon urbaniste, un bon dirigeant ?

Beaucoup d'hommes résistent à l'émancipation des femmes et versent dans le masculinisme, manifestement incarné par certains chefs d'Etat. Comment le contrer ?

Le masculinisme est un antiféminisme. Il apparaît donc souvent dans les périodes où les femmes s'émancipent. Typiquement, c'est le code Napoléon de 1804 : l'épouse doit « obéissance à son mari », ce qui implique l'obligation d'habiter avec lui, de coucher avec lui et de lui demander l'autorisation de travailler. Aujourd'hui, des Etats mettent en œuvre une politique masculiniste. Les récents événements qui secouent l'Iran ont révélé l'extraordinaire courage des femmes en lutte. Mais il faut aussi analyser, en face, les masculinités pathologiques qui les oppriment et qui procèdent de maux spécifiques : dictature, répression, misogynie, fanatisme. A l'intention des hommes de pouvoir, on peut donc définir un programme féministe minimal, fondé sur la démocratie, la paix, les politiques

de santé et d'éducation, le libéralisme religieux. Ce programme de base permettrait déjà d'améliorer la condition de centaines de millions de femmes dans le monde, en attendant qu'elles soient partout associées au pouvoir. C'est ce que j'ai appelé la masculinité de non-domination, en plus des deux autres : la masculinité de respect (à propos de la sexualité) et la masculinité d'égalité (à propos du partage des responsabilités).

Comment expliquez-vous que certaines femmes s'opposent à ce qu'elles voient comme un « dévoiement » de #metoo ? Comprenez-vous celles et ceux qui ne souhaitent pas que les hommes soient, de façon générale, mis sur le banc des accusés ?

Personne ne conteste que des millions de pères, frères, conjoints sont des hommes sympathiques et non violents. La question n'est pas là. En revanche, on peut attendre des hommes qu'ils se sentent comptables des injustices dont ils tirent directement ou indirectement profit. C'est en ce sens que le masculin est devenu un problème : problème dans les violences, mais aussi dans les privilèges, dans la répartition des droits, dans l'omniprésence symbolique et, enfin, problème dans le déni de tous ces problèmes. Voici deux questions simples que tout homme devrait se poser : « Mon pouvoir vient-il du fait que je suis un homme ? Ai-je vraiment envie que les femmes soient mes égales ? » Les réactionnaires des deux sexes qui critiquent le néoféminisme oublient qu'une situation d'injustice se combat avec radicalité. Une révolution est en cours, et elle englobe le masculin. Je comprends que ça ne soit pas facile pour les rois bousculés. Mais qu'ils se rassurent : leur situation reste plus facile que celle de nombreuses femmes.

Ce mouvement d'émancipation va-t-il libérer aussi les hommes ?

Il faut regarder le côté exaltant des nouvelles masculinités. Nos vies bougent ! Cinq ans après le début de #metoo, certains hommes découvrent son potentiel émancipateur, pour leurs amies, leurs conjointes et leurs filles naturellement, mais aussi pour eux-mêmes. Et ça bouge même dans le saint des saints patriarcal : la transmission du masculin, cette « garçonnité » que j'évoquais. Les pères ont-ils envie que leurs garçons soient égoïstes, autoritaires et violents ? A quoi voulons-nous que nos fils ressemblent ? C'est une question majeure, qui mériterait à elle seule des états généraux du masculin. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR NICOLAS TRUONG